L'idéologie du texte absolu

Les créationnistes américains sont des littéralistes qui pratiquent une lecture superficielle et même stupide de la "Genèse", ignorant la distinction entre ce qui est à prendre à la lettre et ce qui ne l'est pas

Récemment, à la fin d'un de mes cours un étudiant me disait : *« D'accord, il existe aujourd'hui des philosophes analytiques qui font de l'épistémologie des croyances religieuses, et certains montrent que ces croyances sont rationnelles. Mais vous, Monsieur, vous ne croyez tout de même pas que Dieu a créé le monde en 6 jours, et toutes les sornettes du même genre ? Vous n'êtes pas comme ces créationnistes américains qui prennent le livre de la "Genèse" au pied de la lettre ? Vous ne pensez pas comme eux qu'il faut interdire l'enseignement de l'évolution ? »*

Cet étudiant m'avait écouté exposer et discuter les thèses d'Alvin Plantinga, Peter van Inwagen, William Alston, Paul Helm, William Rowe, Dean W. Zimmerman, Stephen Davis, Trenton Merricks, Linda Zagzebski, bref de la fine fleur de la philosophie analytique de la religion. Et voilà que le doute s'insinuait dans son esprit : ce professeur n'était-il pas une taupe fondamentaliste chrétienne dans la très laïque université française ? Derrière ses *« Voici les arguments pour et les arguments contre »* et ses *« A vous de vous faire une opinion »*, son apparente tolérance, ne cachait-il pas le pire dogmatisme antiscientifique ? La découverte d'un courant important de la pensée philosophique contemporaine, n'était-ce pas un simple prétexte ? Telles étaient les interrogations de cet étudiant. Ses interrogations et sa crainte.

Par philosophie analytique de la religion, on désigne l'ensemble des philosophes qui examinent des questions philosophiques traditionnelles – l'existence de Dieu, notre droit d'y croire, la nature de l'expérience religieuse, le pluralisme des religions, l'efficacité de la prière, l'immortalité de l'âme, j'en passe, et des plus classiques encore – en utilisant les méthodes propres de la philosophie analytique. Pour faire bref, on peut la caractériser comme argumentative et s'efforçant d'être claire et minutieuse, parfois à l'aide d'outils logiques. Elle est directe, pose les problèmes pour eux-mêmes – par exemple : « L'existence de Dieu est-elle la meilleure explication de l'univers ? » ou « La moralité doit-elle être fondée sur des commandements divins ? » –, et non par l'interprétation de textes d'auteurs de la tradition philosophique et, moins encore, au travers d'une herméneutique de la modernité. L'étudiant se demandait donc si le sérieux et l'objectivité de la philosophie analytique de la religion n'étaient pas une forme d'« entrisme » pour le rejet de la théorie de l'évolution et l'affirmation du créationnisme le plus radical.

Pendant le cours, j'avais posé des problèmes comme de savoir si Dieu existe, si nous avons une âme, si elle est immortelle, s'il est raisonnable de penser que la prière puisse être efficace, etc. Des questions bien banales, en un

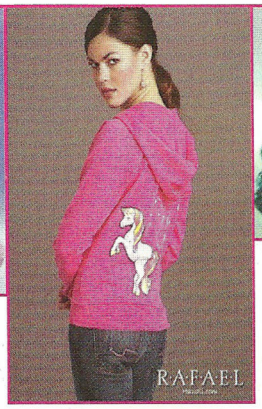
PAR
ROGER POUIVET

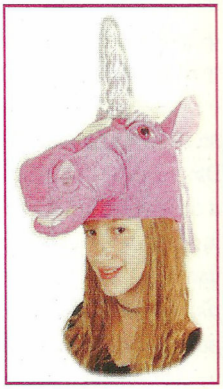
sens, si on les resitue dans le fil de l'histoire de la philosophie, puisqu'elles ont préoccupé les philosophes, du moins jusqu'à une date fort récente. Dans l'enseignement de la philosophie en France, elles sont généralement traitées comme des questions historiques : la preuve ontologique chez saint Anselme, le statut de l'âme chez Aristote ou chez Descartes, la distinction leibnizienne entre ce qui est au-dessus de la raison et ce qui est contre la raison, la critique kantienne de la théologie rationnelle, etc. Ce qui constitue l'originalité des « analytiques » est de les poser vraiment, c'est-à-dire directement, pour elles-mêmes, en tâchant de montrer la force des arguments théistes, mais aussi les difficultés auxquelles ils se heurtent ?

Il existe chez beaucoup de philosophes français une curieuse habitude : ils tiennent pour acceptable d'expliquer des textes et de s'émerveiller de l'intelligence de leurs auteurs, quand, par ailleurs, ils prennent rarement au sérieux les thèses que les textes contiennent. Un professeur peut expliquer la preuve ontologique chez Descartes, voire suggérer qu'elle est concluante, sans jamais se demander si, oui ou non, finalement, Dieu existe. Les problèmes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de l'efficacité de la prière ne sont que des symptômes du ressentiment et d'un refus de la vie (Friedrich Nietzsche), ou bien ils trouvent leur source dans l'histoire de « l'onto-théologie » (Martin Heidegger), aujourd'hui dépassée, ou encore ils sont le masque que prennent des pouvoirs coercitifs (Michel Foucault). Les soupçons de l'étudiant s'étaient donc alimentés à ce qui fait la « méthode » de la philosophie analytique. Si j'étais aussi « naïf » – et même un peu « bêta » – que les philosophes analytiques de la religion qui reprennent l'exigence argumentative dans l'examen direct de ces problèmes, m'attribuer la croyance que la création a bien été pour Dieu une affaire de 6 jours, en un sens, cela pouvait se comprendre.

Je le confesse, comme mes héros philosophiques, les Alvin Plantinga, William Alston, Richard Swinburne et autre Peter van Inwagen, et à la suite d'une tradition vénérable qui comprend saint Anselme, Thomas d'Aquin, Leibniz et quelques autres, je ne pense pas qu'il soit absurde de croire que l'univers est la création d'un Etre tout-puissant, omniscient, parfaitement bon et digne de vénération. A mon sens, il existe plusieurs manières de montrer que notre droit intellectuel de croire en un Dieu créateur est garanti. Cela ne prouve rien quant à l'existence de ce Dieu créateur. Mais la rationalité de certaines croyances religieuses, et singulièrement de celles-là, ne me semble faire aucun doute. Alors que répondre à cet étudiant ?

Mon premier réflexe fut de le rattraper et de lui jeter à la tête l'un des derniers arguments en discussion dans les cénacles analytiques :





LE MOUVEMENT DE LA LICORNE ROSE INVISIBLE. Créé à l'occasion d'un forum de discussions sur Internet, (alt.atheism), en réaction aux dérives créationnistes, le symbole de la licorne rose invisible (*Invisible Pink Unicorn*) se veut une parodie de la doctrine du dessein intelligent ainsi qu'un signe de reconnaissance des *American Citizens* qui revendiquent leur athéisme. Sous forme de peluches ou de tee-shirts, le merchandising de l'IPU entend concurrencer le marketing des créationnistes. **L. M.**

l'argument évolutionniste contre le naturalisme. Les partisans de la théorie de l'évolution se pensent généralement comme des matérialistes ou, plus exactement des naturalistes, pour lesquels aucun être supranaturel n'existe, et Dieu donc pas plus. Or, pour Alvin Plantinga, le naturalisme et la théorie évolutionniste sont difficilement compatibles, même si la seconde thèse est généralement supposée être l'un des piliers de la première. En gros, il raisonne ainsi : si nos facultés cognitives sont le produit d'un processus naturel d'évolution – comme le suggère la théorie de l'évolution –, alors la probabilité pour qu'elles soient fiables est faible. Un évolutionniste naturaliste n'aurait donc que peu de raison d'avoir confiance dans ses facultés cognitives, y compris dans sa croyance dans la théorie de l'évolution. En revanche, s'il croit que l'évolution résulte de la volonté d'un Dieu omniscient, tout puissant et bon, la probabilité pour que ses croyances soient correctes, dont sa croyance en la théorie de l'évolution, est bien plus élevée. Donc, un évolutionniste conséquent devrait être… théiste. En quelque sorte, la théorie de l'évolution serait ainsi un argument en faveur du créationnisme.

Je renonçais pourtant à utiliser ce type d'arguments, ils ne me convainquent pas moi-même. Alvin Plantinga est aussi le premier à dire que la discussion est piégée. Le grand débat entre évolutionnistes et créationnistes donne surtout le sentiment d'attirer beaucoup de fous et d'ignorants. Beaucoup d'idéologues, des deux camps, refusent d'examiner la question de façon sereine parce que, pour eux, les enjeux sont tout autres que la question de la rationalité de la croyance en un Dieu créateur. Dites à un fondamentaliste religieux que la théorie de l'évolution, c'est du sérieux et il vous accuse d'avoir vendu votre âme au diable. Dites à un naturaliste laïque que vous avez de bonnes raisons de croire que Dieu est le créateur de l'univers, et il vous soupçonne d'être un fondamentaliste. Dans les deux cas, une croyance rationnelle n'est pas jugée fausse, mais, en quelque sorte, immorale. J'en étais là de mes réflexions, mais le problème restait entier : que répondre à mon étudiant qui s'en allait, peut-être convaincu d'avoir découvert l'envers du décor de la philosophie analytique de la religion ?

Heureusement, je me suis rappelé un article de Peter Van Inwagen publié en 1995 dans « God, Knowledge, and Mystery - Essays in Philosophical Theology ». Il y faisait appel à un autre philosophe analytique, plus ancien, et l'un des plus grands théologiens chrétiens, saint Augustin. L'ouvrage d'Augustin sur la « Genèse » s'intitule « *De genesi ad litteram* », que l'on peut traduire par « la "Genèse" au sens littéral ». Toutefois, le titre est trompeur, au moins pour nous aujourd'hui. Ce n'est pas ce que raconte le texte de la « Genèse » qui doit être pris au sens littéral, mais l'intention de l'auteur, du moins si l'on croit que ce texte, rédigé par un être humain, est cependant d'inspiration divine. La « Genèse » relève d'un de ses nombreux modes de présentation non littérale étudiés par la rhétorique, dont Augustin était spécialiste. Le sens littéral du récit biblique n'est pas ce que nous comprenons à première lecture, mais ce que Dieu a voulu nous dire. Après tout, même si la Bible dit que Dieu entend ou voit, cela n'en fait pas un être corporel !

Lire *ad litteram* revient à faire la différence entre ce qui est à prendre à la lettre et ce qui ne l'est pas. Ce qui ne l'est pas est tout ce que notre meilleur savoir, scientifique ou non, nous empêche de tenir pour vrai. Ce qui est à prendre à la lettre c'est que le monde est fini, dans ▶

l'espace et le temps, au moins passé ; que les choses n'ont pas toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui, mais le sont devenues à partir d'un chaos initial ; qu'elles doivent leur existence et leurs caractéristiques à un être dont la puissance est sans mesure et qu'elles servent ses fins ; qu'à l'origine les choses étaient bonnes ; que les êtres humains appartiennent à ce monde et sont formés d'éléments qui lui sont empruntés – qu'il n'y a donc pas de création séparée des humains et qu'ils ne sont pas des bibelots sur une étagère divine – ; que les étoiles et la Lune sont des objets inanimés, sans signification religieuse particulière – ce qui marque une différence notable avec d'autres religions – ; que tous les êtres humains sont des images du divin, et pas seulement les rois ou les grands de ce monde ; que les êtres humains ont une certaine autorité sur le reste de la nature – et vraisemblablement alors des obligations à son égard – ; que l'homme a pourtant désobéi à Dieu et s'est ainsi séparé de son créateur, qu'il a ensuite erré dans un monde de péché et de mort. Dans la « Genèse », comme le dit Peter van Inwagen, *« les choses vraies sont parmi les plus importantes qui soient, les fausses ne sont pas importantes du tout »*.

Le littéraliste pourrait cependant demander pourquoi Dieu, un être omniscient, n'aurait pas dicté la *véritable* histoire de l'univers ? Pourquoi aurait-il été raconter des histoires à dormir debout ? La réponse est que cela aurait rendu le texte de la Bible inintelligible pendant bien des siècles, jusqu'à certains progrès de la science. Et même aujourd'hui, si la Bible commençait par un cours d'astronomie théorique et de mécanique quantique, qui pourrait le lire ? Le littéraliste peut encore demander pourquoi la « Genèse » ne contient pas seulement les « choses importantes » dont j'ai fait la liste, sans porter aucunement sur les modalités physiques de la création. La réponse est que la « Genèse », s'il ne s'agit pas d'un manuel scientifique n'est pas plus un traité de métaphysique ou de théologie.

Supposons maintenant que le progrès du savoir scientifique dans les siècles à venir nous rapproche petit à petit du récit littéral de la « Genèse ». Les conceptions scientifiques actuelles seraient alors tenues pour des fariboles dont il conviendrait d'empêcher que des néo-évolutionnistes les imposent dans les écoles. Qu'est-ce que cela prouverait ? Un chrétien n'attend pas de l'Académie des sciences ou du Massachusetts Institute of Technology (MIT) la confirmation de la valeur épistémique de sa foi. Penser le monde comme créé, c'est accepter la liste des choses importantes proposée par Peter van Inwagen. Si le devenir de la science rejoignait la lettre de la « Genèse », il est fort improbable que cela conduirait les incroyants à accepter l'idée de création divine. Ils diraient que cette approximation biblique – car ce ne serait rien de plus – est aux meilleures théories scientifiques ce qu'est l'atomisme de certains philosophes de l'Antiquité aux théories atomistes de la physique contemporaine. Rien de plus.

Un chrétien peut fort bien accepter le savoir scientifique d'aujourd'hui

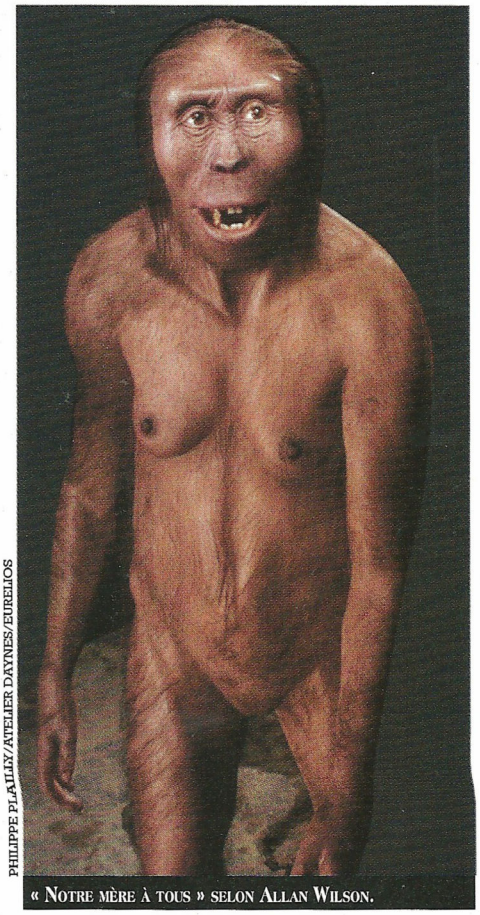
Ceux qu'on appelle les créationnistes américains sont en réalité des *littéralistes*. Ils sont incapables de faire la différence entre les choses qui importent et celles qui n'importent pas dans la « Genèse ». Pour disputer la mainmise sur les esprits des enfants, ils adoptent la perspective de ceux des scientistes athées, mais la renversent. Pour ceux-ci, le cosmos existe par lui-même, et non par la volonté de la puissance divine, et aucune intervention extérieure (miracle) n'y est possible. Pour ceux-là, le cosmos est littéralement l'effet de la volonté divine telle que le décrit la « Genèse ». Mais en quoi *la science* aurait-elle le moins du monde à décider qui, du scientiste athée ou du créationniste chrétien a tort ou raison en ces matières ? Encore une fois, un chrétien peut fort bien accepter le savoir scientifique d'aujourd'hui – même si je ne dis évidemment pas que l'Eglise l'a toujours compris ainsi, loin de là. Toutefois, un chrétien se demande *pourquoi* les lois de la physique et les lois de l'évolution sont ce qu'elles sont. Poser cette question ne revient nullement à les contester ou à proposer une fable ridicule à la place de la science. Autrement dit, le savoir scientifique est parfaitement compatible avec un projet de théologie naturelle comme celui de Richard Swinburne. Pour lui, *« dans un monde avec des lois naturelles, il est extrêmement improbable qu'il puisse y avoir des hommes (et des animaux) à moins qu'un Dieu les ait créés à travers un acte spécifique ou bien qu'il ait précisément créé ces lois naturelles et qu'il ait également fourni les conditions de départ qui précisément permettaient des hommes (et des animaux) à partir d'un état initial de l'univers »*.

Il y a deux façons de comprendre ce qu'est la philosophie analytique : un mouvement philosophique historique ou une certaine façon de faire de la philosophie, à toutes les époques. Je crois que bien des passages dans l'œuvre de saint Augustin sont, en ce dernier sens, analytiques. C'est vrai aussi de saint Thomas d'Aquin. Dans le *« Scriptum super libros Sententiarum »* (« Commentaire du livre des sentences »), Tho-

LA RHÉTORIQUE CRÉATIONNISTE

L'argument de l'Eve africaine

Le regretté Allan Wilson (1934-1991) fut l'un des grands spécialistes de la biochimie de l'ADN et son équipe a mis au point à Berkeley des méthodes raffinées d'étude de l'ADN, en particulier celui des mitochondries qui n'est transmis que par les femmes. On lui doit d'avoir montré que tous les ADN mitochondriaux connus chez les humains actuels dérivaient de celui d'une dernière femme ancestrale commune. Malheureusement, des données insuffisantes et des calculs faux lui ont fait prétendre que cette femme vivait en Afrique – ce qui est possible, mais indémontrable ! – et dater son existence avec une précision illégitime et illusoire. L'ancêtre commun à toutes les femmes actuelles aurait vécu il y a 200 000 ans. Mais des études ultérieures ont montré que la vitesse de mutation des mitochondries était peut-être plus faible. Le pionnier néo-zélandais qualifia cette dernière femme ancestrale commune de « notre mère à tous » et l'« Eve africaine » envahit les médias dans une confusion théologique totale entre Eve et Marie ! A. L.



PHILIPPE PLAILLY/ATELIER DAYNES/EURELIOS

« NOTRE MÈRE À TOUS » SELON ALLAN WILSON.

mas d'Aquin répond à la question de savoir *« si c'était à un seul et même moment que toutes les choses ont été créées et distinguées en espèces ? »* Deux choses se rapportent à la foi : celles qui sont par elles-mêmes la substance de la foi (la Trinité, par exemple) et d'autres, des *« détails historiques »*, qui ne lui appartiennent que par accident. Que le monde soit créé est essentiel à la foi. En revanche, *« la façon et l'ordre dans lequel le monde a été fait, cela ne se rapporte à la foi que par accident »*. Plusieurs interprétations de la « Genèse » sont donc possibles, indique Thomas d'Aquin, avant de commenter ce qu'en dit saint Augustin. Il distingue aussi l'ordre temporel du récit de la « Genèse », l'ordre naturel et l'ordre pédagogique. Les trois ne se recouvrent nullement. Le récit de la « Genèse » répond certainement à un ordre pédagogique auquel Moïse se serait astreint pour l'enseignement de gens peu sophistiqués. Pour Thomas, l'interprétation non littéraliste de la « Genèse » est la plus raisonnable *« et défend mieux l'Ecriture Sainte contre les incroyants »*.

Ce que veut dire la « Genèse » serait indéterminable, c'est l'errance du sens

Le littéralisme est contraire à la pensée chrétienne telle qu'elle se manifeste chez Augustin ou Thomas d'Aquin. On a souvent décrit ses multiples racines, religieuses et politiques. Pour ma part, je me demande s'il ne serait pas aussi une réaction à la thèse postmoderne selon laquelle nous ne pouvons pas fixer l'intention de l'auteur d'un texte ? Certains affirment même que l'œuvre n'est rien d'autre que l'interprétation que nous en faisons. Ce que veut dire la « Genèse » serait donc indéterminable – c'est *« l'errance du sens »*, comme on dit joliment. Dès lors, l'idée d'une interprétation correcte, comme s'y essaie Augustin, serait naïve et totalement illusoire. Il ne resterait que deux possibilités. Pour la première, il convient de pratiquer une lecture non interprétative, non critique, littéraliste, aussi superficielle et même stupide qu'elle soit, de la « Genèse ». La deuxième possibilité est de refuser toute valeur de vérité aux Ecritures, réservée en revanche exclusivement aux sciences de la nature, supposées neutres à cet égard. La Bible serait alors une sorte de roman dont la signification est particulièrement profonde, mais dont la vérité ne doit pas être interrogée. D'un côté la science positive, enclose dans des explications naturalistes, refusant toute intervention divine ; de l'autre, une fiction sur l'origine radicale de toutes choses et donnant « du sens ». Littéralisme d'un côté, postmodernisme et scientisme de l'autre, sont finalement les deux faces de la même pièce. Le premier pense que la vérité est déposée dans le texte sans qu'il y ait même à essayer de le comprendre en l'interprétant. On doit croire que Dieu a créé le monde en 6 jours, puisque c'est littéralement dit ainsi. Les autres, main dans la main, affirment au contraire que le texte biblique est une fiction poétique, qu'il n'y a pas à rechercher ce que l'Auteur divin a voulu nous dire, la vérité du texte. L'un comme l'autre rejettent l'idée d'une recherche de la vérité par l'interprétation du texte. Quant au projet de la découverte de l'intention de Dieu n'a pas, pour le littéraliste et pour l'« anti-intentionnaliste » le moindre sens.

KATIE HAIGH

Qu'il ne soit pas toujours aisé de fixer l'intention d'un auteur, et singulièrement de l'Auteur de toutes choses, même à partir du Texte révélé, cela ne fait vraiment aucun doute. Il peut certainement y avoir de multiples interprétations correctes d'un même texte. Qu'il puisse y en avoir de multiples interprétations correctes mais *incompatibles*, à tout le moins cela se discute. Il reste que l'intention de l'auteur n'est pas une illusion. C'est le dogme postmoderne de l'indétermination de l'interprétation qu'il convient de contester, en commençant par remarquer qu'il se réfute lui-même. Le littéralisme pourrait bien n'être que le rejet simpliste de ce dogme.

Que dire à mon étudiant ? Que le théisme est effectivement incompatible avec la thèse selon laquelle toute explication rationnelle suppose la détermination de tous les événements physiques par d'autres événements physiques préalables, en fonction de lois physiques, ce qu'on appelle la « complétude de la physique ». En revanche, la défense du théisme n'implique nullement qu'on accepte le littéralisme dans la lecture de la « Genèse ». Augustin remarque qu'il peut difficilement y avoir un soir et un matin avant même la création du Soleil, comme le supposerait pourtant la lecture littéraliste, qui tourne alors à la farce. La philosophie analytique de la religion examine aussi bien les arguments en faveur du théisme qu'en sa défaveur. Elle ne fait pas l'impasse sur le meilleur à son encontre, l'argument du mal : comment le mal est-il possible dans ce monde s'il existe un Dieu tout-puissant, omniscient et parfaitement bon ? Mais s'il existe aussi des réponses à l'argument du mal et des arguments en faveur du théisme, alors l'existence d'un Dieu créateur n'a rien d'absurde. Le droit d'y croire, sans aucun littéralisme, est garanti. ■

CHRISTIAN BUSINESS. La mode américaine est à l'heure du marketing chrétien. *« My best friend is named Jesus »*, *« Jesus is my homeboy »*, *« Mary is my homegirl »*... sont désormais les slogans qui apparaissent sur les pulls ou les tee-shirts des grandes marques de prêt-à-porter. La marque canadienne DSquared n'est pas en reste avec une collection d'été dédiée à la gloire du Sauveur et peu importe si les églises ont du mal à accepter l'homosexualité déclarée des deux créateurs de ce label. Business is business... **L. M.**

ROGER POUIVET est professeur à l'Université de Nancy-II, membre du Laboratoire de philosophie et d'histoire des sciences-archives-Poincaré (CNRS). Dernier ouvrage paru : « Qu'est-ce que croire ? » (Vrin, 2003).